



ABONNEMENTS

LYON

Un an. 7 fr.
Six mois. 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an. 9 fr.
Six mois. 5 »

ÉTRANGER

SELON LES DROITS DE POSTE

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

La bouche parle de l'abondance du cœur : c'est pourquoi l'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur; et l'homme méchant tire de mauvaises choses du mauvais trésor de son cœur. (Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. xii, v. 34 et 35.)

Bonne foi.

Sagesse.

Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups; soyez donc prudents comme des serpents, et simples comme des colombes.

(Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. x, v. 16.)

Charité.

Quand je parlerais toutes les langues des hommes et même des anges, si je n'ai pas la CHARITÉ, je suis comme l'airain qui résonne, ou comme la cymbale retentissante.

(I. Epître de S. Paul aux Corinthiens, ch. xiii, v. 1.)

AVIS

Les manuscrits qu'on voudra bien nous adresser seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Malgré cette mesure, les divers travaux publiés par la VÉRITÉ n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Les lettres nécessitant réponse devront être accompagnées d'un timbre-poste. — Envoi franco des lettres et manuscrits.

Tout ouvrage dont il sera déposé aux bureaux deux exemplaires, sera annoncé ou analysé.

Bureaux à Lyon, rue de la Charité, 48.

LE SPIRITISME CONTEMPORAIN

(CINQUIÈME ARTICLE. — Voir le dernier numéro.)

Si les faits ne consistaient que dans le mouvement des objets matériels, on pourrait les expliquer par des causes physiques, car tous les agents occultes de la nature sont loin d'être connus. Mais on a découvert que l'impulsion donnée aux objets n'était pas le produit d'une force aveugle, mais d'une cause intelligente. On se demande : quelle est-elle, quelle est sa nature, quelle est son origine? Est-elle au-dessus de l'humanité?

Les premières manifestations intelligentes par le moyen des tables, par oui, par non, n'avaient rien de convaincant pour les sceptiques. Ce moyen de correspondance était long et incommodé. C'est l'un de ces êtres invisibles qui conseilla d'adapter un crayon à une corbeille, lequel traça des mots, des phrases, des discours entiers. Ce conseil fut donné simultanément partout; le 10 juin 1853, à Paris, il fut donné en ces termes à un des plus fervents adeptes de la doctrine, qui depuis 1849 s'occupait de l'évocation des Esprits : « Va prendre dans la chambre à côté la petite corbeille, attache-y un crayon, etc. » Puis, quelques instants après, le crayon, placé comme on l'avait recommandé, écrivit très-visiblement cette phrase : « Ce que je vous dis là, je vous défends expressément de le dire à personne. »

Il y a plus que tout cela, des médiums écrivains mécaniques ou semi-mécaniques, se livrent à des dissertations de philosophie, de morale, de science, tout à fait étrangères à la langue et à l'éducation de ceux-ci, la plupart illettrés; il y a eu des médiums à effets physiques parmi lesquels le plus célèbre est Home.

On a sur son compte les attestations des Américains; elles ont été corroborées par de pareils témoignages en Angleterre et dans tous les états Européens; ils émanent de magistrats, de philosophes, de savants fort sceptiques à l'endroit des prodiges; il en a été de même en France, et quoi qu'il soit difficile d'y récuser aucuns témoins, il en est surtout qui sont si connus par une loyauté inattaquable et leur aptitude à bien observer, que nier deviendrait une ineptie. En effet, quoique le champ fût vaste et que l'imagination eût libre carrière, leurs récits ne contiennent partout à peu près que les mêmes détails. Des rapports semblables partout inspirent plus de confiance que le témoignage

unique de nos propre sens; il y a ici un contrôle mutuel, et si la certitude n'est pas là, il faut déclarer hardiment qu'elle ne serait nulle part, puisqu'elle repose sur le vrai criterium, le fait.

M. John Jones, rédacteur d'un journal de Londres, écrivait à M. Home, le 14 janvier 1861 : — « Je connais tout ce que vous avez avancé, et plus; je ne me prend pas pour un niais, et j'ai la prétention de ne pas être un fripon. Pour moi, cette foi m'a été d'un soulagement inoui, en m'enlevant au borbier du scepticisme dans lequel je croupissais, etc. »

Le 20 janvier 1861, M. James Hutchinson, ancien président de la Bourse de Londres, en parlant des phénomènes du médium, écrivait « qu'il était un de ceux qui avaient beaucoup de difficulté à accepter les rapports de ceux qui les avaient vus; mais les assurances de quelques amis le convainquirent, à la fin, qu'il y avait là un sujet d'examen sérieux. Il se détermina à observer, et il croit de son devoir d'apporter son témoignage, laissant à autrui le soin de faire des théories. »

M. William Hovitt écrivait à M. Barkas, de Newcastle, la lettre suivante dont on extrait ces quelques lignes :

« Je voudrais que quelques-uns de vos sceptiques eussent vu ce que moi, madame Hovitt et plusieurs autres virent chez une dame, dans Régent's-Park, il y a trois mois, et ce que plusieurs membres des plus distingués de la noblesse ont observé maintes et maintes fois depuis quelque temps. »

Les phénomènes sont constants. Nous en appelons à votre science immense et au progrès. Veuillez nous expliquer comment M. Home, au milieu d'un groupe de quelques spectateurs instruits, déliants et surtout très sceptiques, peut substituer tout à coup à son individu un ballon à forme humaine? Comment le gonfle-t-il, où se cache-t-il pendant que le ballon flotte à quelques mètres de hauteur? Non-seulement ce ballon parle (par la ventriloquie du jongleur, dira-t-on, qui a réussi à se cacher), mais il trace des signes au plafond pour prouver qu'il l'a touché.

On a reconnu enfin M. Home dans ses suspensions à la lueur des étoiles qui constellaient son front, et à la lueur d'autres étoiles qui soudainement ont éclairé la chambre. Il est parfois arrivé « qu'on lui a même tiré ses bottines. » — Si c'est M. Home et non un ballon, qu'elle est donc cette force qui le soutient en l'air? Par quel secret devient-il léger comme une plume? — Nous le répétons, les faits sont constants; croyez-en d'autres savants, hier encore vos confrères en scepticisme.

Nous demandons encore par quel procédé une lourde table de salle à manger ou de salon s'élève en l'air, quel ressort caché l'y

soutient et la fait retomber doucement comme un flocon de neige?

Quel est ce mécanisme qui fait entendre des frappalements et des détonations dans cette même table? Qu'est-ce que cette force qui soulève subitement ce piano sous la main même de l'exécutant?

Nous demandons comment ces bras et ces mains de cire peuvent serrer la main des spectateurs, écrire des fac-similé d'écriture de défunts que cet écossais n'a ni vus ni connus.

Nous demandons par quel mécanisme le parquet de l'appartement tremble, comment les murailles elles-mêmes oscillent, et par quel soufflet puissant M. Home imite la violence d'un grand vent?

Comment les meubles de cet appartement où M. Home est reçu deviennent-ils tout-à-coup animés et intelligents? Quels préparatifs seraient donc possibles pour obtenir de pareils effets? Il est certain que M. Home est entré comme le plus simple visiteur, sans compère, sans appareils; mince et fluët, on n'a pu remarquer la plus petite gibecière. Quelle est d'ailleurs la gibecière qui contiendrait des bras et des mains de cire pourvus de ressorts, et surtout de ressorts assez puissants pour soulever en l'air des tables et des pianos? Comment se fait-il que de nombreux spectateurs, observateurs défiants, ne les aient jamais vu adapter? Existe-t-il des ressorts qui puissent produire ces suspensions ou jouer d'un instrument sans le toucher?

Nous demandons comment une même table peut être alternativement lourde au point de ne pouvoir être soulevée par plusieurs hommes, et devenir si légère qu'une seule personne la meut très-facilement? M. Home aurait-il subitement tiré de ses poches quelques poids de cent livres? Tout s'expliquerait; il les place et les ôte adroitement. Mais il reste encore à expliquer comment une table qui ne peut d'ordinaire être soulevée difficilement par deux hommes, devient légère à pouvoir l'être par un seul! On demande encore aux savants pourquoi il suffit d'être un instant en rapport avec M. Home pour devenir aussi habile jongleur que lui? Le spiritualisme compte, à des degrés divers, bientôt presque autant de ces jongleurs que d'adeptes. — On demande pourquoi ce singulier jongleur reste pendant trois mois, six mois, une année entière, incapable de faire la moindre jonglerie? — Si on le consulte, il répond qu'il est moralement et physiquement passif; il n'est pas maître de rien produire. Les phénomènes manquent, dit-il, quand il les attend; ils ont lieu instantanément quand il ne les attend pas, et parfois, dans sa surprise, il n'a pas toujours été maître de ne point éprouver une sorte d'effroi. D'après lui, il n'est donc que l'instrument d'une intelligence qui fait tout. S'il dit vrai, ces phénomènes ne sont pas humains; s'il ment, il faudrait avouer que ce jongleur est aussi modeste qu'habile. Mais alors pourquoi ces longs repos? Pourquoi, quand il consent à travailler, n'admet-il pour ces tours que cinq, six, douze personnes au plus? Ce jongleur n'est donc pas avide de gain, il pourrait donner des séances à deux mille personnes, et, vu son habileté que nul n'a su atteindre, une recette superbe lui serait assurée; il ne le fait pas, et ses séances sont gratuites, personne n'a pu en faire connaître le prix.

Des souverains ont été témoins de ses prodiges; d'autres fois il a refusé de satisfaire leur curiosité, attendu qu'il avait perdu momentanément sa puissance. Pourtant un jongleur est toujours prêt, surtout quand il sait qu'il sera largement rétribué.

On l'a dit, les rapports avec M. Home communiquent une partie de sa puissance, on devient voyant; faut-il s'étonner que la dame Home ait été depuis son mariage en rapport avec les prits? Si c'est vrai pour elle, est-ce moins vrai pour son mari? Si c'est faux, la fille du général comte de Kvoll, la filleule de l'empereur Nicolas exerçait alors le métier de son mari, passe-temps sans doute et pour s'égayer.

PHILALÈTHES.

(La suite au prochain numéro.)

NÉOPLATONISME

(Voir le dernier numéro.)

SOSIPATRA. — EUSTATHE. — ÉDÉSUS.

« Née d'une famille opulente, dans le voisinage d'Ephèse, Sosipatra se fit remarquer dès son enfance par la beauté de sa personne, par les grâces de sa personne et l'élégance de ses manières. Elle avait atteint sa cinquième année, lorsque deux vieillards, vêtus du costume philosophique vinrent à une des métairies de son père, et persuadèrent au fermier de leur confier la ministration de ses biens. La récolte, cette fois, passa les espérances et les désirs du père de Sosipatra, en sorte que croyant en être redevable à quelque miracle, à quelque opération divine, il conçut pour les deux vieillards une admiration enthousiaste, et les traita avec autant de respect que de magnificence; mais il fit des reproches sanglants à son fermier ordinaire de ce qu'il n'avait pas su donner à ses terres une telle fécondité. Cependant les deux inconnus protestaient au maître de la ferme qu'ils préféreraient aux honneurs dont ils étaient comblés, le plaisir de servir de pères et de maîtres à Sosipatra, dont la condition devait surpasser celle du reste des humains. « Vous vantez notre pouvoir et notre bienveillance, dirent-ils à cet homme; mais savez-vous que nous avons encore en notre pouvoir d'autres bienfaits auprès desquels les biens de la terre sont de méprisables bagatelles. Si vous voulez qu'en récompense de l'hospitalité que vous nous donnez si généreuse et si magnifique, nous vous rendions des biens immortels et incorruptibles, des dons célestes et inappréciables ici-bas, abandonnez Sosipatra à notre direction; pendant cinq ans, nous lui servirons de pères, vous pouvez compter sur nos soins et notre sollicitude; il n'arrivera aucun mal à cet enfant; rien n'altérera sa santé; soyez tranquille sur son sort. Mais nous exigeons que, pour retourner ici, vous attendiez que le soleil, renouvelant son cours, ait amené la cinquième année. Alors vos terres, devenues fertiles, vous étaleront leurs richesses et défieront vos désirs; alors, non-seulement Sosipatra réunira en elle les plus belles qualités dont un mortel puisse s'enorgueillir, et celles qui ornent son sexe, mais même quelque chose de divin relèvera tant de glorieux avantages. Si vous ne vous mêlez point de nos promesses, empresses-vous de les accepter; si vous nourrissez contre nous des soupçons dans votre cœur, n'attendez plus rien de nous. » Le père, frappé d'effroi et comme hors de lui-même, n'osa rien refuser à ces deux hôtes; il ordonna à son fermier de les traiter avec les plus grands égards et d'obéir aveuglément à leurs désirs. Ces ordres donnés, il s'éloigna de sa métairie pour ne plus y revenir qu'au bout de cinq ans. Les deux étrangers (on ignore si c'étaient de vrais héros, ou des génies, ou des dieux), chargés de l'éducation de Sosipatra, l'initiaient à certains mystères dont personne n'avait jamais eu connaissance, et la remplirent tellement de l'enthousiasme divin, que les désirs mêmes de l'homme sont incapables de le souhaiter à un plus haut degré. Au bout de cinq ans, l'impatient propriétaire revint à sa ferme: Sosipatra avait pris un air de grandeur qui la rendit presque méconnaissable à son père. Celui-ci l'ayant prise d'abord pour quelque déesse, s'inclina devant elle.

vant elle, et lui prodigua les témoignages de la plus profonde vénération.

« Quand on se fut mis à table, les étrangers invitèrent le propriétaire à faire à sa fille les questions qu'il voudrait. — Demandez-moi, mon père, reprit Sosipatra, ce qui vous est arrivé en route? — Je le veux bien, répondit le père. Alors Sosipatra lui raconta toutes les circonstances, toutes les particularités de son voyage; elle lui dit combien de fois ses chevaux avaient bronché, ou pris le mors aux dents, comment il était parvenu à s'en rendre maître, toutes les frayeurs qu'il avait éprouvées, toutes les incommodités que lui avait fait supporter le cahotage de la voiture, etc. Frappé d'admiration, le père de Sosipatra crut voir dans son enfant quelque chose de divin, et s'étant prosterné aux pieds des deux étrangers, il les supplia de se faire connaître. Après avoir longtemps hésité, ceux-ci firent entendre par signes et par gestes qu'ils étaient initiés aux mystères Chaldaïques. Le fermier, toujours prosterné à leurs genoux, les conjura de vouloir bien initier Sosipatra à leur science divine et de perfectionner ainsi son éducation. Les Chaldéens firent un geste d'approbation, et leur hôte se confondit en excuses et en remerciements. Des circonstances si extraordinaires absorbèrent toute son attention; il se demandait de quelle nature pouvaient être ces deux personnages; leur puissance était celle des dieux, mais leur corps accusait en eux de simples humains. Cependant s'étant rappelé ces deux vers d'Homère: « Les dieux revêtent des formes divines et visitent les cités, confondus parmi les mortels », il resta persuadé que c'étaient des dieux revêtus d'une forme humaine. Plein de cette pensée, le cher homme s'endormit. Pendant son sommeil, les deux étrangers remirent à Sosipatra l'habit qu'elle avait porté le jour de son admission aux mystères; ils y ajoutèrent une toilette pleine de riches ornements et de petits livres mystérieux, et lui recommandèrent de la tenir soigneusement fermée, après quoi ils disparurent. Sosipatra, suivie d'une suivante qui portait les dons précieux, se hâta d'aller les montrer à son père. Celui-ci ne voulant pas se laisser vaincre en générosité, fit appeler ses bienfaiteurs; mais on lui dit qu'ils étaient partis. Alors s'adressant à sa fille: « Explique-moi donc, Sosipatra, explique-moi tous ces mystères. » Après un moment de silence, Sosipatra répondit: « Maintenant je comprends le sens de leurs dernières paroles; en me remettant ces dons, ils m'ont dit, les larmes aux yeux: « Conserve-les bien, chère enfant; quant à nous, nous partons pour les heureux rivages de l'Océan occidental. » Le propriétaire ne douta plus que ce ne fussent de véritables génies, surtout lorsqu'il se fut aperçu des signes et des effets de l'enthousiasme divin dont sa fille était saisie, et de la science infuse qu'elle avait reçue de ces deux étrangers; car rien n'échappait à la pénétration de son esprit: les poètes, les orateurs, les philosophes, lui étaient également familiers. Son père aurait craint de s'opposer à la volonté des dieux, s'il avait retenu plus longtemps, sous son autorité paternelle, une créature qu'ils s'étaient eux-mêmes réservée; il retira donc ses droits et son autorité de dessus sa fille, et la laissa entièrement maîtresse de sa conduite et de ses actions.

« Sosipatra, livrée à sa propre volonté, donna sa main à Eustathe, philosophe digne d'elle, le seul même de tous les hommes, dit Eunape, qui pût prétendre à une telle alliance; mais, avant d'engager sa foi, Sosipatra voulut avertir son époux du sort que le destin lui avait réservé.

« Elle fit donc à Eustathe, en présence d'une nombreuse assemblée, cette solennelle prophétie: — Ecoute, Eustathe, et vous tous qui êtes présents, soyez témoins de mes prédictions; de notre union sortiront trois enfants, aucun d'eux ne sera favorisé des biens de la fortune, mais tous les trois seront riches des faveurs divines. Tu termineras avant moi ta vie tranquille, et ton âme ira dans sa belle et digne demeure; un séjour peut-être plus glorieux encore est réservé à ton épouse. Ton séjour à toi est fixé dans la Lune; là, libre des soins d'une vie caduque et misérable, tu goûteras en paix toutes les douceurs de la philosophie. Ton démon me l'a révélé. Faut-il aussi révéler mes destinées?... mais non..., mon génie me le défend. — Or, reprend ici Eunape,

toutes ces prédictions (sans en excepter la dernière), s'accomplirent à la lettre. Eustathe mourut père de trois enfants, et son âme s'envola au séjour que les dieux lui avaient fixé. Après la mort d'Eustathe, Sosipatra alla s'établir à Pergame, où le vieux Edésius lui rendit les égards et les honneurs dus à ses qualités divines; il voulut faire lui-même l'éducation de ses enfants et leur tenir lieu de père. Leur mère ouvrit dans sa nouvelle demeure, une école de philosophie que fréquentèrent en grand nombre des jeunes gens dévorés de l'amour de la sagesse. Sosipatra partagea la gloire d'Edésius sans la lui ravir, car leurs succès dépendaient de qualités différentes qui, loin de rivaliser, se prêtaient au contraire un éclat et un appui mutuels; on admirait dans Edésius la précision et la force du raisonnement; dans Sosipatra, on respectait son enthousiasme divin. Aussi tous les disciples de l'un étaient les disciples de l'autre. Parmi eux se distinguaient surtout Philométor, Maxime et Crysanthe que nous retrouvons dans l'histoire de l'Empereur Julien.

« Un jour que cette femme philosophe était entourée de tous ses disciples, excepté de Philométor, alors absent, la dispute tomba sur la nature de l'âme; on proposa des objections, on fit des réponses; Sosipatra, résumant tout ce qu'on avait dit pour et contre, fit briller sur la question la lumière de sa sagesse, et tous les esprits virent la vérité. Ensuite elle ouvrit la dispute sur les destinées futures de l'âme; puis, s'arrêtant tout-à-coup, elle prend l'air et l'attitude d'une Sybille qu'un dieu possède: son visage s'enflamme, ses yeux étincellent; sa taille s'agrandit, sa poitrine se soulève, sa voix n'a plus rien d'une mortelle; les paroles se précipitent et expirent sur ses lèvres; elle reste un instant muette, enfin elle laisse échapper ces cris entrecoupés: « Ah, dieux!... Philométor renversé de son char... quel danger..., mais... on l'en délivre, il est sauvé. » Bientôt après on apprit qu'à la même heure Philométor, renversé de son char aurait été brisé si des serviteurs fidèles n'étaient promptement accourus à son secours; et tous restèrent persuadés que Sosipatra, véritable déesse, était présente en tous lieux et assistait à tous les événements. » (EUNAPE, *in adesio*.) A. P.

VARIÉTÉS

LES SOMNAMBULES SPIRITUALISTES

(Suite. — Voir le numéro 12.)

Je laissai s'écouler les huit jours qu'elle avait demandés; et dès le neuvième je la remis en somnambulisme.

Quatrième entretien. — Etes-vous radicalement guérie? — Oui. — Qui vous en donne l'assurance? — Mon bon ange. — Vous le voyez donc encore? — Sans doute. — Voyez-vous aussi le mien? — Oui. — Voyez-vous autre chose que nos anges? — Pas à présent; mais si vous me laissez tranquille durant un quart d'heure, je verrai la sainte Vierge, ma patronne, qui me protège aussi. — Comment savez-vous cela? — C'est mon ange qui me le dit. — Votre patronne viendra donc vous visiter comme le fait votre ange? — Non, c'est moi qui irai vers elle, et il me sera permis de la voir et de lui parler. (Après le quart d'heure de repos qu'a demandé la somnambule). Le quart d'heure est écoulé; voulez-vous donc aller voir votre sainte patronne? — Je le veux bien; seulement je vous prie de me faire d'abord trois passes autour de la tête; puis, d'attendre cinq minutes pour me parler. (Jobéis; et quand l'aiguille de ma montre a marqué que les cinq minutes sont écoulées): Eh bien, ma chère enfant, êtes-vous près de votre protectrice? — Oui. Parlez plus bas. (Ici la figure de la somnambule prend une expression de noblesse et de candeur qu'il est impossible de décrire.) Pourquoi parler plus bas? — Pourquoi?... Ne sentez-vous donc pas tout le respect que vous devez aux êtres supérieurs?... Sachez que s'il m'est permis de vous révéler toutes les choses sublimes qui me sont dévoilées, c'est qu'il entre dans les vues de Dieu de vous ren-

dre meilleur que vous n'êtes. Vous avez peu de foi ; par cette raison vous faites peu de bien. Pensez-vous, par exemple, que vous pourriez mettre votre puissance curative en parallèle avec celle de certains hommes qui, n'obéissant qu'à un sentiment instinctif dont l'inspiration leur vient du Tout-Puissant, n'ont aucune prétention à la science ? Oh ! que vous êtes loin de les égaler ! Vous faites du bien, sans doute ; mais que c'est peu relativement à ce dont vous serez capable un jour, si vous suivez les instructions que je vous donnerai !

Je ne sais ce qui se passa en moi pendant cette sévère remontrance ; j'éprouvai un frisson général ; une sueur froide coula de mon front ; les mouvements de mon cœur devinrent convulsifs et d'une fréquence extrême ; je me remis à peine au bout d'un certain temps. Cette somnambule me semblait illuminée ; et le ton dogmatique qu'elle avait pris avec moi m'imposa singulièrement !

Je vous saurai gré, lui dis-je, de prendre soin de m'éclairer, et je remercierai Dieu des grâces qu'il voudra bien m'accorder. Maintenant, revenons à votre patronne ; êtes-vous près d'elle ? — Oui. — Voulez-vous m'en faire le portrait ? — Figurez-vous tout ce qu'une femme peut présenter de plus parfait sous le rapport des formes et de la figure, et tout ce qu'un être éminemment vertueux peut offrir de plus pur ; alors vous aurez une idée de sa beauté. — Votre ange est-il avec vous ? — Oui. — Le mien y est-il aussi ? — Oui, parce que vous êtes avec moi. — Voyez-vous le Christ ? — Non ; mais je le verrai demain. — Pourquoi pas aujourd'hui ? — Je ne suis pas assez pure pour soutenir l'éclat de la gloire qui l'environne. — Si vous n'êtes pas assez pure aujourd'hui, comment le serez-vous demain ? — Je me parais près de ma bienheureuse protectrice ; et mon ange, qui ne me quitte pas, m'inspirera des sentiments si élevés que, même pendant mon état de veille, j'aurai une profonde horreur du vice.

Je dois faire remarquer ici que Marie Lainé avait fort peu de religion (du moins en apparence) avant de s'être fait magnétiser ; que sa conduite n'avait pas toujours été digne d'exemple ; mais qu'elle devenait du jour en jour plus sérieuse, plus portée à la bienfaisance, plus respectueuse envers les ecclésiastiques et les cérémonies religieuses.

Cinquième entretien. — Voyez-vous votre patronne ? — Non, pas encore. Laissez-moi reposer cinq minutes ; puis j'irai la voir. (Après les cinq minutes) : Êtes-vous près de votre sainte protectrice ? — Oui. Quelle est bonne ! Elle m'accorde le pouvoir de guérir les autres comme je me suis guérie moi-même ! — Comment vous y prendrez-vous pour cela ? — Quand un malade viendra à moi, je le toucherai, je connaîtrai sa maladie, et mon ange, me dira les remèdes nécessaires pour le guérir. J'agirai ainsi pendant un temps plus ou moins long, suivant que je persévérerai plus ou moins dans la bonne voie. Plus tard, avec l'aide de ma bienheureuse patronne, je ferai des choses auxquelles fort peu de gens voudront ajouter foi. — Qu'éferez-vous donc ? — Je ne puis vous le dire à présent. — Vous m'avez annoncé hier qu'aujourd'hui même vous pourriez voir le Christ ; le pouvez-vous ? — Pas encore, mais bientôt. Laissez-moi tranquille encore dix minutes ; pendant ce temps faites-moi, le plus lentement possible, trois fois trois passes autour de la tête ; à la onzième minute interrogez-moi. (Je me conforme au vœu de la somnambule). La-onzième minute est arrivée : Marie, voyez-vous le Christ ? — Oui. Je suis près de lui, dans un lieu très-élevé où l'on respire un air si doux et si pur que c'est le comble de la félicité ! Le Seigneur m'a permis de le voir, je puis même lui parler et il me fera la grâce de me répondre. Il est si bon, si grand, si miséricordieux ! Il ne repousse pas les faibles créatures qui après avoir péché, veulent rentrer franchement dans le chemin de la vertu ! Comme l'air est bon ici ! quels parfums on respire ! comme tout y est beau ! Tenez, pour vous imaginer ce que c'est que le paradis, figurez-vous la joie pure et sans mélange, la satisfaction intime et constante, l'amour céleste et divin ! — Me diriez-vous si les êtres qui se trouvent là peuvent

avoir quelque relation avec les choses de la terre ? — Demain, vous m'adresserez de nouveau cette question et j'y répondrai ; mais à présent je dois me retirer. Réveillez-moi.

Sixième entretien. — Marie, hier je vous ai demandé si les bienheureux peuvent avoir des relations avec nous, sur la terre ? — Oui ; mais leur simple approche nous fait éprouver un sentiment secret qui nous jette subitement dans un état extraordinaire. — Nous est-il possible de distinguer leurs traits ? — Nous pouvons les voir, mais non les toucher ; ne me demandez pas pourquoi. — Votre ange est-il toujours avec vous ? — Tousjours. — Y a-t-il de mauvais anges comme il y en a de bons ? — Oui. — Les voyez-vous ? — Pas à présent ; mais je les ai vus dans les premiers jours que vous me magnétisiez. Alors, j'en avais un à ma gauche qui cherchait à m'entraîner à ma perte ; mais j'ai eu le bonheur de repousser ses tentations. — Voyez-vous la Vierge ? — Non ; mais dans un instant je la verrai. — Êtes-vous près d'elle à présent ? — Oui : elle me demande pourquoi je n'ai touché encore aucun malade. Elle m'ordonne d'être bonne pour ceux qui souffrent, de compatir à leurs maux et de leur donner mes soins sans exiger de récompense. — Puisqu'il en est ainsi, voulez-vous que dès demain je vous présente un malade ? — Je ne demande pas mieux.

Septième entretien. — Marie, il y a dans mon cabinet un pauvre homme qui souffre beaucoup. Voulez-vous le toucher ? — Oui, faites-le venir ici. (Le malade est introduit ; la somnambule lui prend la main, réfléchit un instant, et me prie de noter ce qu'elle va dire.) Cet homme éprouve des douleurs atroces dans le ventre ; ses intestins sont dans un état d'inflammation épouvantable. Oh ! le pauvre malheureux ! il souffre bien. (Elle réfléchit encore.) Il faut lui faire donner six demi-lavements d'eau de son avec addition d'une cuillerée d'huile d'amandes douces pour chacun ; cela tous les jours pendant quatre jours. Il ne mangera rien absolument. Il boira, par jour, quatre litres de bouillon de poulet très-léger ; on ajoutera demi-once de gomme par chaque litre. On lui appliquera sur tout le ventre un cataplasme de farine de riz qu'on aura soin de renouveler de deux heures en deux heures et de laisser refroidir avant de le poser. Une magnétisation chaque soir lui fera grand bien. Dans cinq jours il sera guéri. — Sera-t-il besoin que vous le touchiez de nouveau d'ici le temps que vous fixez pour sa guérison ? — Ni avant, ni après ; il sera guéri. (Le ton d'assurance avec lequel la somnambule me dit cela me persuada qu'elle ne serait pas trompée dans sa prévision ; en effet, cinq jours après cette séance, le pauvre malade ne souffrait plus, et quelques jours de convalescence lui ont suffi pour reprendre ses travaux.) « Pourriez-vous toucher plusieurs malades dans la même séance sans trop vous fatiguer ? — Deux à trois ; pourvu qu'on me laissât reposer dix minutes après chaque examen. Au surplus, dans quelques jours je ne les traiterai plus de cette manière. — Comment les traiterez-vous donc ? — Je vous le dirai au commencement de notre prochaine séance. — Est-ce que vous ne pouvez pas me le dire à présent ? — Non ; je ne le sais pas encore moi-même. Mon ange m'annonce bien que j'aurai un autre moyen de guérir, mais il ne me dit pas lequel ; d'ailleurs c'est ma sainte patronne qui me l'enseignera. — Dois-je vous présenter de nouveaux malades à la séance de demain ? — Non ; il vaut mieux les faire attendre un ou deux jours de plus ; à moins qu'il n'y en ait quelqu'un en danger de mort. — Faudra-t-il que je vous interroge dès que vous serez endormie ? — Non, vous me laisserez tranquille pendant cinq minutes, puis vous me parlerez.

(Extrait du *Magnétisme animal*, édition de 1841. — par J.-A. RICARD).

(Sera continué.)

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.